
Frankreichs
Ouradours
in INDOCHINA
?

Frankreichs Oradours in Indochina ?

(Die deutsche Übersetzung dee folgenden Artikels findet sich weiter unten.)



Christopher Goscha (*1978, Wichita/Canada)

https://www.lhistoire.fr/indochine-la-guerre-de-d%C3%A9colonisation-la-plus-violente-du-xxe-si%C3%A8cle%C2%A0

Indochine : la guerre de décolonisation la plus violente du XXe siècle ?

Christopher Goscha dans mensuel 499
daté septembre 2022

Les exactions commises par l'armée française contre les populations civiles en Indochine restent largement méconnues. Bombardements au napalm, massacres de civils, déshumanisation de l'adversaire : la spirale de la violence n'a pas commencé avec les Américains.

Dans un entretien paru en 2000 sur la guerre d'Algérie, le général Jacques Massu avouait que la torture avait été utilisée lors de ce conflit. Il révélait aussi que, lorsqu'il était arrivé en Algérie en 1955, il était tombé sur le lieutenant-colonel Marcel Bigeard dans le nord du Constantinois *« en train d'interroger un malheureux, avec la gégène »*. Quand Massu lui demanda ce qu'il faisait, Bigeard lui répondit : *« On faisait déjà cela en Indochine, on ne va pas s'arrêter ici ! »* Bigeard savait aussi que l'armée avait fait beaucoup plus que « cela » avant de débarquer à Alger. « Une guerre sale », comme *Une semaine dans le monde* le titrait déjà en 1948 sous la plume de Beuve-Méry, expression immédiatement reprise par Marcel Cachin dans *L'Humanité* ? Oui, comme celles menées par les Néerlandais en Indonésie et les Britanniques au Kenya. Mais ce qui frappe, comparé à ces conflits coloniaux et à la guerre d'indépendance algérienne, c'est le silence qui règne jusqu'à nos jours sur la brutalité de ce conflit que la France a mené en Indochine de 1945 à 1954. Avec presque soixante-dix ans de recul, il est temps d'ouvrir ce chapitre sombre de l'Indochine afin de comprendre ce qu'il s'est passé. Voici un premier essai.

Les « My Lai français »

Les Français savent ce qui est arrivé au village de My Lai, dans le centre du Vietnam, en mars 1968, lorsqu'une patrouille américaine a mis à feu et à sang cette commune. Le nom de « My Lai » évoque immédiatement l'horreur d'un village supplicié, un calvaire au milieu d'un enfer de violence déchaîné par les Américains. Plus de 500 villageois vietnamiens, hommes, femmes et enfants, moururent. Peu de Français, en revanche, savent ce qu'il s'était passé vingt ans auparavant dans les trois villages de My Thuy, My Trach et Cat Bay pour ne citer qu'eux, lorsque les forces de l'Union française y entrèrent. Voici ce que les sources vietnamiennes nous révèlent : le 29 novembre 1947, dans un raid au petit matin, un détachement de soldats français met le feu à 326 maisons à My Trach, dans le centre du Vietnam. En trois petites heures, 310 civils vietnamiens périssent. Un an plus tard, au printemps 1948, un autre hameau situé non loin connaît le même sort : My Thuy. Deux attaques par la Marine et l'armée de l'air (le 18 mars et le 8 avril) laissent 526 morts. Le 20 février 1951, c'est le tour du village de Cat Bay, dans la province de Binh Thuan : au moins 178 villageois sont morts ce jour-là (peut-être plus) et une centaine de maisons ont été détruites.

Les survivants ont reconstruit leurs villages. Ils ont érigé des cimetières, des monuments et des stèles en mémoire de leurs morts. Chaque année, les habitants organisent des cérémonies solennelles : ils brûlent de l'encens et font des offrandes aux esprits de leurs défunts.

Pourquoi une telle brutalité contre ces villages et tant d'autres au Vietnam ? En attendant des recherches plus poussées, il y a plusieurs hypothèses possibles. Le racisme, la déshumanisation de l'adversaire, écartaient sans doute scrupules et conscience. Les massacres étaient aussi facilités tantôt par la pression du groupe, tantôt par l'absence de commandement en opération.

Zones frontalières, espaces instables

Mais c'est aussi la nature de la guerre d'Indochine dans les campagnes qui a facilité de tels abus. Si les Français contrôlaient les grandes villes et les routes et, à partir de 1950, affrontaient les divisions ennemies en batailles rangées, leurs patrouilles peinaient à contrôler les milliers de villages du pays. L'ennemi y restait insaisissable, quittant un hameau durant la journée devant les opérations françaises pour y revenir la nuit. Un village « nettoyé » ou « pacifié » pouvait tout aussi facilement « se pourrir » le lendemain. Mais, à la différence du XIXe siècle, la « pacification » au milieu du XXe opérait dans les deux sens : tout comme les soldats français en opération de nettoyage dans les campagnes, les partisans vietnamiens étaient déterminés à renforcer coûte que coûte, village par village, la présence et l'autorité de l'État en construction. Cette « compétition de nettoyage » ou *state-building* concurrentiel devenait explosive dans les zones frontalières où l'État de Hô Chi Minh entrait directement en contact avec celui des Français. Dans ces espaces instables, de véritables no man's lands, il suffisait de peu pour provoquer un embrasement massif : la mort d'un soldat français sautant sur une mine ou touché par la balle d'un tireur isolé pouvait déchaîner une spirale de violence inouïe contre le premier hameau du secteur.

Précisons que les massacres, la terre brûlée, les viols, les tortures, n'étaient pas quotidiens, ni le fait de « tous » les militaires. Mais, en Indochine, cela se produisit à une échelle beaucoup plus grande que l'on a voulu l'admettre, surtout dans ces zones frontalières où des milliers de paysans vivaient pris, comme l'a dit un officier français à l'époque, *« entre le marteau et l'enclume »*.

Les témoignages des anticommunistes

On objectera que cette brutalisation des civils vietnamiens par l'armée française relève de la propagande de Hô Chi Minh, accusation infondée complaisamment relayée par un Parti communiste français qui avait soutenu Hô contre l'armée française. Hélas, non. Le massacre des civils, les viols et la torture se confirment surtout dans les Mémoires de nombreux nationalistes vietnamiens anticommunistes, dont plusieurs finiront dans des camps de concentration communistes ou en exil. Ce que l'on découvre dans leurs récits est troublant. Prenons l'exemple de Nguyen Cong Luan. Il grandit dans le Vietnam de Hô Chi Minh durant le conflit indochinois avant de se rallier à la République du (Sud) Vietnam et son armée pendant la guerre américaine. Son père, un membre influent du Parti nationaliste vietnamien anticommuniste, avait travaillé comme fonctionnaire dans le gouvernement de Hô par patriotisme jusqu'à ce qu'il soit incarcéré par les communistes en 1949, qui l'ont laissé mourir en prison quelques années après.

Luan et sa famille avaient eu la malchance de vivre au sud de Hanoï, dans la province de Nam Dinh, justement dans l'une de ces zones frontalières dont les villages étaient constamment contestés par tous les belligérants. Dès la première page de ses Mémoires, Luan évoque la violence extrême qui frappait les civils dans cette région, y compris le passage à tabac qu'il subit par des soldats de l'Union française lorsqu'ils pénétrèrent dans son village. C'est grâce à un jeune soldat sénégalais qu'il évita d'être exécuté par un autre soldat africain qui pointait sa mitraillette sur lui, convaincu qu'il était « un viêt minh ». Luan décrit de nombreux massacres et notamment celui qui eut lieu après que deux soldats français eurent sauté sur une mine. En représailles, un détachement de l'Union française brûla tout un village au sud de la ville de Nam Dinh et décapita une quarantaine de villageois considérés comme des partisans.

Plus au sud, dans la province de Quang Tri, se trouvait une autre zone frontalière dangereuse. Dans une chanson tristement célèbre datant de la fin des années 1940, le chanteur anticommuniste Pham Duy a rendu hommage aux mères de deux hommes que l'armée française avait exécutés le 16 août 1948 dans le district de Gio Linh (Pham Duy avait lui aussi pris les armes par patriotisme contre l'armée française en 1945 avant de fuir le communisme de Hô Chi Minh cinq ans plus tard). Ce jour-là, les soldats de l'Union française étaient entrés dans le village de Mai Xa pour saisir ces deux hommes qu'ils soupçonnaient de travailler pour la résistance. Les soldats les amenèrent au marché du village, les décapitèrent et placèrent leurs têtes sur des poteaux en guise d'exemple. Pham Duy dédia sa chanson *Aux mères de Gio Linh*, qui durent venir sur place pour récupérer les têtes de leurs fils avant de pouvoir les enterrer selon les rites. Il n'est pas rare, dans les Mémoires de militants anticommunistes (dont Nguyen Cong Luan), de voir s'exprimer l'idée que le sort de la guerre d'Indochine aurait pu être différent *« si les Français avaient mené la guerre avec un effort adéquat pour s'occuper de la sécurité et du bien-être de la population, en particulier en empêchant leurs soldats de commettre des crimes de guerre et de traiter les Vietnamiens si sauvagement »*.

Les lettres du sergent Messemanne

Les Vietnamiens ne furent pas les seuls à témoigner des massacres dans ces terres si dangereuses. Les lettres d'un soldat français, très anticommuniste lui aussi, confirment leurs dires. Le sergent Jean-Claude Messemanne décrit, dans ses échanges avec sa future épouse, les représailles menées par son détachement contre des civils toujours dans cette région de Nam Dinh, où le contrôle étatique était contesté et, en conséquence, dangereusement précaire. Lorsque le détachement du sergent découvrit qu'une de leurs infirmières avait été sauvagement torturée par les guérillera vietnamiens, ce fut une explosion de rage contre les civils vietnamiens qui se trouvaient dans les parages : *« Le premier village qui nous tombe sous la main, on l'a mis à sac et à sang. Remarque que nous ne valons guerre* [sic] *mieux, il ne fallait pas qu'ils commencent ; donc on brûle le village, les hommes sont faits prisonniers ; pour les femmes, elles ont toutes droit à la redingote en sapin. Ce que je viens de retracer pour toi, ce n'est qu'une simple anecdote de guerre ici. »* Par « redingote en sapin », l'auteur de cette lettre entendait « cercueil ».

Pour lui, il y avait des circonstances atténuantes : les partisans vietnamiens avaient atrocement torturé l'infirmière, sans la tuer, délibérément semble-t-il. Mais c'était bien entre quatre planches qu'allaient finir les femmes vietnamiennes de ce village anonyme, décimé par pure vengeance. Pour le sergent Messemanne, c'était une question de survie : il fallait frapper l'ennemi de toutes ses forces, car cette *« guerre en réalité c'est l'extermination des Blancs, voici ce que veulent les Viets »*. C'est *« la haine »*, conclut-il dans une autre lettre, une haine qui *« se développe et s'amplifie »*.

La guerre d'Indochine était une affaire brutale pour une raison qui est trop souvent oubliée : à la différence des indépendantistes en Algérie, les hommes de Hô Chi Minh, grâce à l'aide du bloc communiste, ont pu créer une véritable armée professionnelle de sept divisions. C'est ainsi qu'à partir de 1950 la guérilla était doublée d'une guerre conventionnelle. Et pour barrer la route aux troupes de Hô qui marchaient sur le delta du Nord après avoir pris la frontière par la force fin 1950, les Français ont bombardé avec une intensité qui n'aura aucun équivalent en Algérie. En fait, grâce à l'aide américaine, les Français ont immédiatement déployé le napalm

contre leurs adversaires comme les Américains le faisaient en Corée. Nouveau commandant en chef des armées et haut-commissaire en Indochine en 1951, le général Jean de Lattre de Tassigny en fit usage contre les hommes de Hô Chi Minh afin de les repousser durant plusieurs batailles rangées dans le delta du fleuve Rouge. Face à cette armée professionnelle, soutenue par la Chine, les Français, épaulés par les Américains, ont bombardé les Vietnamiens avec une puissance de feu directement issue de la Seconde Guerre mondiale et de la guerre de Corée. Le grand reporter Lucien Bodard, qui était tout sauf un sympathisant communiste, nous livre un saisissant témoignage de ce qu'il a appelé la *« mer de napalm »* déversée sur les soldats de Hô au nord de Hanoï en 1951 : *« Tout à coup, juste en dessous de la crête curieusement géométrique, jaillit une énorme boule de feu, un soleil couleur de corail. On dirait qu'elle sort de la terre elle-même, mais elle dégringole vers le bas, elle se répand comme une nappe sur tout un flanc. En quelques secondes tout est embrasé, tout est léché par une langue de feu ; et puis il ne reste plus que des colonnes d'énormes fumées grasses et noires. »*
Bodard décrit comment les explosions de cette gélatine incendiaire incinéraient les Vietnamiens se trouvant sur son chemin : *« Les flammes ont couru plus vite que les Viets, elles en ont rattrapé et englouti des centaines, des milliers peut-être. »* Certains infortunés, happés dans leur fuite, *« continuaient encore à courir quelques mètres, torches vivantes qui s'éteignaient en quelques secondes »*.

Les bombardements français ne se limitaient pas aux champs de bataille. Les Français avaient déjà bombardé les villes durant la bataille de Hanoï, de Huê et de Nam Dinh au début des hostilités (ce qu'ils éviteront de faire durant la bataille d'Alger dix ans plus tard). Les avions ont attaqué les troupes et les installations militaires de leurs adversaires durant tout le conflit. L'armée de l'air a même ciblé l'économie vietnamienne : les digues, les barrages, les silos de riz, les salines, les marchés et même les troupeaux de buffles. *« C'est la solution de la guerre économique : faire crever les gens de faim »,* écrivait le général Lionel-Max Chassin, commandant en chef de l'armée de l'air pendant la guerre d'Indochine.

Les civils au Vietnam, comme leurs homologues français quelques années plus tôt en Europe, ont rapidement appris à creuser des abris souterrains pour se protéger contre les attaques aériennes[1]. Nguyen Cong Hoan, un républicain anticolonialiste qui prendra le bateau pour échapper aux communistes en 1977, se rappelait une attaque terrifiante contre son village dans le centre du Vietnam vers 1950. Il réussit à se cacher dans les abris creusés à l'extérieur de son village, mais d'autres furent moins fortunés. Après le raid, lorsqu'il sortit de son bunker, Hoan vit les cadavres de ceux qui n'avaient pas pu se protéger joncher le sol. Il trouva aussi sa meilleure amie d'enfance, Huu, couchée par terre dans ce qu'il restait de sa maison, gravement brûlée par le napalm : *« Elle n'était pas morte, mais agonisante,* précise-t-il. *Nous l'avons veillée pendant la nuit. Son corps étincelait de phosphore. »* Elle mourut peu après. Hoan avait lui-même perdu sa grande soeur dans un massacre qui s'était produit quelques années plus tôt. Comme il s'en rappelait encore dans les années 1970, cet anticommuniste ne pensait qu'à une seule chose lors du conflit indochinois : se venger des Français. Plus que la propagande communiste ou même le patriotisme « éternel » cher aux Vietnamiens, c'est avant tout la haine semée par cette brutalisation de la société vietnamienne qui a généré des dizaines de milliers de recrues pour l'armée de Hô Chi Minh. Et c'est ainsi que le conflit indochinois - une guérilla et une conflagration conventionnelle combinées dans une boule de haine - est devenu la guerre de décolonisation la plus violente du XXe siècle.

[1] Le creusement des célèbres tunnels comme ceux de Cu Chi durant la guerre du Vietnam trouve son origine dans la guerre d'Indochine.

L'AUTEUR
Christopher Goscha a consacré sa thèse au contexte asiatique de la guerre d'Indochine, dont il est spécialiste. Il enseigne actuellement à Université du Québec à Montréal (UQAM). Il est notamment l'auteur de Vietnam. A New History *(Basic Books, 2016) et de* The Road to Dien Bien Phu. A History of the First War for Vietnam *(Princeton University Press, 2022).*

***Deutsche Übersetzung** (E.L.)*

Indochina: der heftigste Dekolonisierungskrieg des 20. Jahrhunderts ?

Christopher Goscha im *mensuel 499* vom September 2022

Die von der französischen Armee an der Zivilbevölkerung in Indochina begangenen Mißhandlungen sind nach wie vor weitgehend unbekannt. Napalm-Bombenanschläge, Massaker an Zivilisten, Entmenschlichung des Gegners: Die Spirale der Gewalt begann nicht bei den Amerikanern. In einem im Jahr 2000 veröffentlichten Interview zum Algerienkrieg gab General Jacques Massu zu, daß in diesem Konflikt Folter eingesetzt worden sei. Er enthüllte auch, daß er bei seiner Ankunft in Algerien im Jahre 1955 im Norden des Constantinois auf Oberstleutnant Marcel Bigeard traf, der *„mittels einer gégène*[*)] *einen unglücklichen Mann verhörte"*. Als Massu ihn fragte, was er mache, antwortete Bigeard: *„Das haben wir bereits in Indochina gemacht, wir werden hier nicht aufhören!"* Bigeard wußte auch, daß die Armee vor ihrer Landung in Algier viel mehr als „das" getan hatte. *„Ein schmutziger Krieg"*, wie „*Une semaine dans le*

---

*) „Gégène", ein Handgenerator. Benutzt bei den Funkern, um den notwendigen Strom z.B. für das Feldtelephon zu erzeugen. Ein Soldat auf einem kleinen Sitzbrett dreht mit beiden Händen die Kurbeln des Generatore. Lt. Angabe konnten 60 Volt erzeugt werden. Bei Nutzunng als elektrisches Foltergerät werden die beiden Kabel dem Delinquenten irgendwo am Körper befestigt, bei Männern gern auch mal am Penis. Eine Abbildung des Geräts findet sich weiter unten.

monde" ihn bereits 1948 aus der Feder von Beuve-Méry betitelte, ein Ausdruck, den Marcel Cachin in *„L'Humanité"* sofort aufgriff. Ja, wie die Niederländer in Indonesien und die Briten in Kenia. Was jedoch im Vergleich zu diesen Kolonialkonflikten und dem algerischen Unabhängigkeitskrieg auffällt, ist das Schweigen, das bis heute über die Brutalität dieses Konflikts herrscht, den Frankreich von 1945 bis 1954 in Indochina führte. Fast siebzig Jahre später ist es an der Zeit, dieses dunkle Kapitel Indochinas[**)] aufzuschlagen, um zu verstehen, was passiert ist. Dies ist ein erster Versuch.

Das „Französische My Lai"

Die Franzosen wissen, was im März 1968 im Dorf My Lai in Zentralvietnam geschah, als eine amerikanische Patrouille diese Stadt verwüstete. Der Name „My Lai" ruft sofort den Schrecken eines gefolterten Dorfes hervor, eine Tortur inmitten der von den Amerikanern entfesselten Hölle der Gewalt. Mehr als 500 vietnamesische Dorfbewohner, Männer, Frauen und Kinder, starben. Andererseits wissen nur wenige Franzosen, was zwanzig Jahre zuvor in den drei Dörfern My Thuy, My Trach und Cat Bay, um nur einige zu nennen, geschah, als die Truppen der *Union française* dort einmarschierten. Das Folgende enthüllen uns vietnamesische Quellen: Am 29. November 1947 zündete eine Abteilung französischer Soldaten bei einem Überfall am frühen Morgen 326 Häuser in My Trach in Zentralvietnam an. Innerhalb von drei Stunden starben 310 vietnamesische Zivilisten. Ein Jahr später, im Frühjahr 1948, erlitt ein anderer nicht weit entfernter Weiler das gleiche Schicksal: My Thuy. Bei zwei Angriffen der Marine und der Luftwaffe (18. März und 8. April) kamen 526 Menschen ums Leben. Am 20. Februar 1951 war das Dorf Cat Bay in der Provinz Binh Thuan an der Reihe: An diesem Tag starben mindestens 178 Dorfbewohner (vielleicht mehr) und rund hundert Häuser wurden zerstört. Die Überlebenden bauten ihre Dörfer wieder auf. Sie errichteten Friedhöfe, Denkmäler und Stelen zum Gedenken an ihre Toten. Jedes Jahr veranstalten die Einwohner feierliche Zeremonien: Sie verbrennen Weihrauch und bringen Opfergaben den Geistern ihrer Verstorbenen dar. Warum so eine Brutalität gegen diese Dörfer und so viele andere in Vietnam? Bis zur weiteren Forschung gibt es mehrere mögliche Hypothesen. Rassismus, die Entmenschlichung des Gegners verdrängte zweifellos Skrupel und Gewissen. Die Massaker wurden manchmal auch durch den Gruppendruck, manchmal durch das Fehlen einer operativen Führung erleichtert.

Zeugnisse von Antikommunisten

Man wird einwenden, daß diese Gewalttätigkeit gegen vietnamesische Zivilisten durch die französische Armee Propaganda von Ho Chi Minh sei, eine unbegründete Anschuldigung, die selbstgefällig von einer französischen Kommunistischen Partei verbreitet wird, die Ho gegen die französische Armee unterstützt hatte. Leider nein. Massaker an Zivilisten, Vergewaltigungen und Folter werden insbesondere in den Memoiren vieler antikommunistischer, vietnamesischer Nationalisten bestätigt, von denen viele in kommunistischen Konzentrationslagern oder im Exil landeten. Was wir in ihren Geschichten entdecken, ist beunruhigend. Nehmen Sie als Beispiel Nguyen Cong Luan. Er wuchs während des Indochina-Konflikts im Vietnam von Ho Chi Minh auf, bevor er sich während des Krieges der Amerikaner der Republik (Süd-)Vietnam und ihrer Armee anschloß. Sein Vater, ein führendes Mitglied der antikommunistischen Vietnamesischen Nationalistischen Partei, hatte aus Patriotismus als Beamter in Hos Regierung gearbeitet, bis er 1949 von den Kommunisten inhaftiert wurde, die ihn einige Jahre später im Gefängnis sterben ließen.

Luan und seine Familie hatten das Pech, südlich von Hanoi in der Provinz Nam Dinh zu leben, genau in einem dieser Grenzgebiete, deren Dörfer ständig von allen Kriegführenden umkämpft waren. Auf der ersten Seite seiner Memoiren spricht Luan über die extreme Gewalt, die Zivilisten in dieser Region heimgesucht hat, einschließlich der Schläge, die er von französischen Unionssoldaten erlitten hat, als sie sein Dorf betraten. Es war einem jungen senegalesischen Soldaten zu verdanken, daß er der Hinrichtung durch einen anderen afrikanischen Soldaten entging, der sein Maschinengewehr auf ihn richtete und überzeugt war, da er „ein Viet Minh" sei. Luan beschreibt zahlreiche Massaker, insbesondere das, welches stattfand, nachdem zwei französische Soldaten auf eine Mine getreten waren. Als Vergeltung brannte eine Abteilung der Französischen Union ein ganzes Dorf südlich der Stadt Nam Dinh nieder und enthauptete etwa vierzig Dorfbewohner, die als Partisanen galten. Weiter südlich, in der Provinz Quang Tri, befand sich ein weiteres gefährliches Grenzgebiet. In einem berüchtigten Lied aus den späten 1940er Jahren würdigte der antikommunistische Sänger Pham Duy die Mütter zweier Männer, die die französische Armee am 16. August 1948 im Bezirk Gio Linh hingerichtet hatte (Pham Duy hatte ebenfalls aus Patriotismus zu den Waffen gegriffen). 1945 trat er in die französische Armee ein, bevor er fünf Jahre später vor dem Kommunismus von Ho Chi Minh floh. An diesem Tag drangen Soldaten der französischen Union in das Dorf Mai Xa ein, um diese beiden Männer festzunehmen, die sie verdächtigten, für den Widerstand zu arbeiten. Die Soldaten brachten sie zum Dorfmarkt, enthaupteten sie und steckten ihre Köpfe als Exempel auf Stangen. Pham Duy widmete sein Lied den Müttern von Gio Linh, die dorthin kommen mußten, um die Köpfe ihrer Söhne abzuholen, bevor sie sie gemäß den Riten begraben konnten. In den Memoiren antikommunistischer Aktivisten (darunter Nguyen Cong Luan) findet sich nicht selten der Gedanke, daß das Schicksal des Indochina-Krieges anders hätte verlaufen können, *„wenn die Franzosen den Krieg mit angemessener Fürsorge geführt hätten", für die Sicherheit und das Wohlergehen der Bevölkerung, insbesondere indem sie ihre Soldaten daran hindern, Kriegsverbrechen zu begehen und die Vietnamesen so brutal zu behandeln."*

Briefe von Sergeant Messemanne

Die Vietnamesen waren nicht die einzigen, die Zeugen der Massaker in diesen gefährlichen Ländern waren. Briefe eines ebenfalls sehr antikommunistischen französischen Soldaten bestätigen ihre Aussagen. Sergeant Jean-Claude Messemanne beschreibt in seinem Gespräch mit seiner zukünftigen Frau die Repressalien seiner Abteilung gegen Zivilisten in dieser Region von Nam Dinh, wo die staatliche Kontrolle umstritten und daher gefährlich prekär war. Als die Abtei-

**) Ob hier nicht treffender stehen sollte „dieses dunkle Kapitel Frankreichs" ?

lung des Sergeanten herausfand, daß eine ihrer Krankenschwestern von vietnamesischen Guerillas grausam gefoltert worden war, kam es zu einem Wutausbruch gegen die vietnamesischen Zivilisten, die sich in der Gegend aufhielten: *„Im erstbesten Dorf, in das wir kamen, haben wir geplündert und gemordet. Beachte, daß es uns kaum besser geht. Sie hätten nicht anfangen sollen; so wird eben das Dorf niedergebrannt, die Männer werden gefangen genommen; die Frauen haben alle Anspruch auf den Tannenmantel. Was ich Dir gerade erzählt habe, ist hier nur eine einfache Kriegsanekdote.”* Mit „Tannenmantel“ meinte der Autor dieses Briefes „Sarg“.

Für ihn gab es mildernde Umstände: Die vietnamesischen Partisanen hatten die Krankenschwester grausam gefoltert, ohne sie offenbar absichtlich zu töten. Aber zwischen vier Brettern würden die vietnamesischen Frauen dieses anonymen Dorfes aus reiner Rache dezimiert werden. Für Sergeant Messemanne ging es ums Überleben: Er mußte den Feind mit aller Kraft angreifen, denn dieser *„Krieg ist in Wirklichkeit die Vernichtung der Weißen, das ist es, was die Vietnamesen wollen“*. Es sei „Haß“, schließt er in einem anderen Brief, ein Haß, der *„sich entwickelt und verstärkt“*. Der Indochinakrieg war aus einem Grund, der allzu oft vergessen wird, eine brutale Angelegenheit: Im Gegensatz zu den Separatisten in Algerien konnten Ho Chi Minhs Männer dank der Hilfe des kommunistischen Blocks eine wirklich professionelle Armee aus sieben Divisionen aufstellen. Auf diese Weise wurde ab 1950 der Guerillakrieg mit der konventionellen Kriegsführung kombiniert. Und um den Truppen von Ho den Weg zu versperren, die nach der gewaltsamen Einnahme der Grenze Ende 1950 auf das Norddelta zumarschierten, bombardierten die Franzosen mit einer Intensität, die in Algerien ihresgleichen sucht. Tatsächlich setzten die Franzosen dank amerikanischer Hilfe sofort Napalm gegen ihre Gegner ein, wie es die Amerikaner in Korea taten. General Jean de Lattre de Tassigny, 1951 neuer Oberbefehlshaber der Armeen und Hochkommissar in Indochina, setzte es gegen die Männer von Ho Chi Minh ein, um sie in mehreren offenen Schlachten im Delta des Roten Flusses abzuwehren. Angesichts dieser von China unterstützten Berufsarmee bombardierten die Franzosen, unterstützt von den Amerikanern, die Vietnamesen mit Feuerkraft direkt aus dem Zweiten Weltkrieg und dem Koreakrieg. Der große Reporter Lucien Bodard, der alles andere als ein kommunistischer Sympathisant war, gibt uns ein eindrucksvolles Zeugnis von dem, was er 1951 das „Napalmmeer“ nannte, das über die Soldaten von Ho nördlich von Hanoi gegossen wurde: *„Plötzlich, knapp unter dem merkwürdigen geometrischer Grat, brach ein riesiger Feuerball hervor, eine korallenfarbene Sonne. Es sieht aus, als käme es aus der Erde selbst, aber es stürzt nach unten und breitet sich wie ein Laken über eine ganze Seite aus. In wenigen Sekunden steht alles in Flammen, alles wird von einer Feuerzunge beleckt; Und dann bleiben nur noch riesige, fettige, schwarze Rauchsäulen übrig.”*

Bodard beschreibt, wie die Explosionen dieser Brandgelatine die Vietnamesen auf ihrem Weg verbrannten: *„Die Flammen liefen schneller als die Vietnamesen, sie überholten und verschlangen Hunderte, vielleicht Tausende.”* Einige der Unglücklichen, die in Flucht begriffen waren, *„liefen noch ein paar Meter weiter, lebendige Fackeln, die in wenigen Sekunden verloschen”*. Die französischen Bombardierungen beschränkten sich nicht auf die Schlachtfelder. Die Franzosen hatten die Städte bereits zu Beginn der Feindseligkeiten während der Schlachten von Hanoi, Huê und Nam Dinh bombardiert (was sie zehn Jahre später in der Schlacht von Algier vermieden hatten). Während des gesamten Konflikts griffen die Flugzeuge die Truppen und Militäreinrichtungen ihrer Gegner an. Die Luftwaffe nahm sogar die vietnamesische Wirtschaft ins Visier: Deiche, Dämme, Reissilos, Salzpfannen, Märkte und sogar Büffelherden. *„Das ist die Lösung für den Wirtschaftskrieg: Menschen verhungern zu lassen”*, schrieb General Lionel-Max Chassin, Oberbefehlshaber der Luftwaffe während des Indochina-Krieges. Zivilisten in Vietnam lernten, wie einige Jahre zuvor ihre französischen Kollegen in Europa, schnell, unterirdische Schutzräume zu graben, um sich vor Luftangriffen zu schützen[1]. Nguyen Cong Hoan, ein antikolonialistischer Republikaner, der 1977 das Boot nahm, um den Kommunisten zu entkommen, erinnerte sich an einen schrecklichen Angriff auf sein Dorf in Zentralvietnam um 1950. Es gelang ihm, sich in den außerhalb seines Dorfes gegrabenen Schutzräumen zu verstecken, andere hatten jedoch weniger Glück. Als Hoan nach dem Überfall aus seinem Bunker kam, sah er die Leichen derjenigen, die sich nicht schützen konnten, auf dem Boden verstreut liegen. Er fand auch seine beste Freundin aus Kindertagen, Huu, die in den Überresten seines Hauses auf dem Boden lag und schwer von Napalm verbrannt war: *„Sie war nicht tot, sondern lag im Sterben”*, sagte er. *„Wir haben nachts auf sie aufgepaßt. Ihr Körper funkelte vor Phosphor.”* Sie starb kurz darauf. Hoan selbst hatte seine ältere Schwester bei einem Massaker einige Jahre zuvor verloren. Wie er sich noch in den 1970er Jahren erinnerte, dachte der Antikommunist während des Indochina-Konflikts nur an eines: Rache an den Franzosen. Mehr als kommunistische Propaganda oder gar der „ewige” Patriotismus, der den Vietnamesen am Herzen liegt, ist es vor allem der durch diese Brutalisierung der vietnamesischen Gesellschaft gesäte Haß, der Zehntausende Rekruten für Ho Chi Minhs Armee hervorbrachte. Und so wurde der indochinesische Konflikt - Guerillakrieg und konventioneller Flächenbrand zu einem Ball des Hasses vereint - zum heftigsten Dekolonisierungskrieg des 20. Jahrhunderts.

[1] Das Graben berühmter Tunnel wie dem von Cu Chi während des Vietnamkrieges hat seinen Ursprung im Indochinakrieg.

DER AUTOR Christopher Goscha widmete seine Dissertation dem asiatischen Kontext des Indochina-Krieges, auf den er spezialisiert ist. Derzeit lehrt er an der University of Quebec in Montreal (UQAM). Er ist insbesondere der Autor von ‚Vietnam. A New History’ *(Basic Books, 2016) und* ‚The Road to Dien Bien Phu. A History of the First War for Vietnam’ *(Princeton University Press, 2022).*

* * *

Einige Fotos und mäßig spitze Bemerkungen zu erwähnten Persönlichkeiten . . .



Jean-Joseph Marie Gabriel de Lattre de Tassigny (1889-1952).

De Lattre nahm an der Befreiung Frankreichs von deutscher Besatzung teil.
„Am 16./17. April 1945 kam es unter seinem Kommando zum verheerenden Angriff auf die Stadt Freudenstadt. Kritik gab es dabei besonders aufgrund von Berichten über Tausende Vergewaltigungen von Frauen durch de Lattres Truppen, denen er drei Tage Straffreiheit zusicherte" weiß Wikipedia überraschend offen zu berichten, übergeht dabei allerdings die Morde an Männern, die ihre Frauen oder Töchter schützen wollten. ***„Kritik"*** ist ja immer gut; doch wie man rechts sehen kann, hatte de Lattre einfach den richtigen Riecher für das, was seine Männer - vorwiegend Marokkaner - so brauchten.

Und weiter geht's: ***„1952 verlieh ihm die Pariser Regierung postum den Ehrentitel Marschall von Frankreich. Anläßlich des 50. Todestages des Marschalls enthüllte der damalige französische Staatspräsident Jacques Chirac im Januar 2002 eine Ehrentafel für De Lattre in der Cathédrale Saint-Louis-des-Invalides."*** Ein bißchen spät vielleicht, könnte man meinen, aber immerhinque . . . (Foto: Internet)



Marcel Bigeard (1916-2010), Oberstleutnant.

Ordensgeschmückter Folterknecht in Indochina und Algerien. Seine Verdienste für die Grande Nation brachten ihn von 1978 bis 1988 bis in die Nationalversammlung.
(Foto: Internet. Es zeigt Bigeard aus der Zeit von Dien Bien Phu)



Die niedliche kleine „Gégène", die zweckentfremdet eingesetzt wurde.
(Foto: Internet)



Jacques Massu (1908-2002), General.

Für ihn schienen Folterungen von Gefangenen in Algerien ein große Neuigkeit zu sein. Doch ***„Massu ließ seine Truppen systematisch Kriegsverbrechen begehen, in Form von summarischen Erschießungen und Folter"***, verbreitet Wikipedia. So ein Schlingel! Und dann geschieht das Wunder, denn ***„Im Jahr 2000 meldete sich Massu noch einmal öffentlich zu Wort und bestätigte systematische Folterungen während des Algerienkrieges, die er im Alter bereut habe. Massu gilt heute als einer der bedeutendsten französischen Soldaten des 20. Jahrhunderts."*** Nun, dann ist ja alles in Butter. Gut, daß Massu nicht rechts des Rheins gedient hatte! (Foto: Internet)



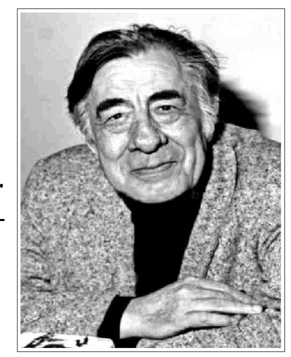


Jean „Lionel"-Max Chassin (1902-1970).

Lt. Wikipedia ***„General der französischen Luftwaffe, Widerstandskämpfer, Kolonialaktivist und Unterstützer der rechtsextremen katholischen Politik."*** Auch aus „gutem Stall", wie man sieht. (Foto: Internet)



Die von Folterpraktiken weit entfernte, friedfertige Sowjetunion gab aus Anlaß des 90. Geburtstags eine Briefmarke für den mutigen **Marcel Cachin** heraus. Der in der Bretagne geborene Politiker lebte von 1869 bis 1958. (Foto: Internet)



Lucien Bodard (1914-1998), genannt *„Lulu le chinois"*.

Ab 1948 ca. 30 Jahre Chefreporter beim *France Soir*.
„Bodard wurde zu einem unbestechlichen Kommentator der französischen Politik im Ausland", vermeldet Wikipedia. Das dürfte wohl stimmen. (Foto: Internet)

* * * * * * *